

« La force transformatrice **du féminisme** »



ENTRETIEN AVEC ISABELLE STENGERS

Propos recueillis par Clara Degiovanni et Sven Ortoll

À la croisée de l'écoféminisme, de l'intersectionnalité et de la pensée décoloniale, la philosophe Isabelle Stengers décèle des liens intimes entre la destruction de la nature par le capitalisme, la domination des femmes dans le système patriarcal et le racisme inhérent à l'impérialisme occidental. Elle propose un nouvel horizon pour penser notre rapport au monde et à l'autre.

Près d'un siècle plus tard, que vous inspire le « penser nous devons » [« Think we must »] de Virginia Woolf [lire p. 90] ?

ISABELLE STENGERS 🗣️ Si Vinciane Despret et moi l'avons repris dans *Les Faiseuses d'histoires*, c'est parce que, pour nous, les *Trois Guinées* [publié en 1938] sont d'une actualité redoutable. « N'arrêtons jamais de penser, écrit Woolf – quelle est cette civilisation où nous nous trouvons. » Alors que les femmes commençaient seulement à être admises à l'Université, ce temple de la civilisation, elle suggère qu'elles ne cherchent pas à y faire carrière. Nous y avons fait carrière, Vinciane et moi, et nous avons tenté de penser en « filles

infidèles de Virginia Woolf », des filles qui ne l'ont pas écoutée, mais ses filles tout de même, car nous savons que nous y avons été considérées comme quelque peu marginales. Pour beaucoup de nos cher.e.s collègues, nous ne sommes pas de « vraies » philosophes. Aujourd'hui, tout s'est durci, et faire ce que nous avons fait serait un suicide professionnel. Et la question « Quelle est cette civilisation où nous nous trouvons ? » suscite aujourd'hui des pensées aussi sombres qu'à l'époque de Virginia Woolf, qui la posait juste avant la guerre. Dans *Trois Guinées*, Woolf fait des histoires, refuse de participer à la défense de causes unanimistes. C'est pour nous donner à nous-mêmes le courage de ne pas accepter



un futur qui n'a plus d'avenir que nous avons osé penser avec Woolf. Parce que, partout, il faut refuser de se soumettre, faire des histoires, quitte à être traitées d'emmerdeuses par les gens raisonnables qui savent que toute résistance est vaine.

Dans *Les Faiseuses d'histoires*, vous posez une question déroutante: «*Que font les femmes à la pensée?*» Pouvez-vous en préciser le sens?

👉 La question est faite pour dérouter, ou alors pour faire ricaner – «Mais pour qui elles se prennent?» Il faut pourtant

l'entendre comme une vraie question, qui parlera à toutes celles, et quelques ceux, qui s'accrochent mal de la manière dont notre civilisation nous propose de penser. Évidemment, nous ne prétendons pas à un privilège féminin. Ce sont des philosophes comme Leibniz, Whitehead, James et Deleuze qui m'ont appris l'insoumission de la pensée. Si nous parlons des femmes, c'est parce que nous voulons nous situer dans l'aventure du féminisme, une aventure collective où il n'y avait pas besoin d'être un homme remarquable pour refuser la soumission. Nous situer dans cette aventure, mais aussi y faire des histoires, parce que la démonstration me semble avoir été faite que cette aventure doit être sans cesse réinventée pour rester vivante. Lorsque les féministes →

► ISABELLE STENGERS

Philosophe belge, professeure à l'Université libre de Bruxelles, grand prix de philosophie de l'Académie française en 1993. Spécialiste des sciences, elle est l'auteure de *Une autre science est possible! Manifeste pour un ralentissement des sciences* (Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2013) et d'une somme en sept volumes, *Cosmopolitiques* (La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond, 1996-1997).

Son travail porte aussi sur la philosophie d'Alfred North Whitehead (*Penser avec Whitehead. Une libre et sauvage création de concepts*, Le Seuil, 2002). Avec Vinciane Despret, elle a publié *Les Faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée?* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2011, rééd. 2013). Elle vient de publier *Vers une écologie des pratiques* (Éditions Wildproject, 2019).



© Eric Fiebig/Ink&Salt/Anadolu



défendent la civilisation qui leur a concédé des droits – par exemple, comme, à l'époque de Woolf, celui de faire carrière à l'Université –, l'aventure se meurt. Elles ont acquis le droit d'être (mal)traitées comme des hommes.

Est-ce que la «*recréation de la puissance de penser et d'agir*» (que vous évoquez dans *La Sorcellerie capitaliste*) passe par un accroissement de la puissance des femmes ?

Le féminisme que j'ai connu dans les années 1970 a permis à des femmes de devenir puissantes, au sens vital du terme. Et cela, notamment au sein des groupes qui ont affirmé que «*le personnel est politique*» [slogan politique utilisé par les mouvements de libération des femmes à partir des années 1960], où elles apprenaient les unes avec les autres que ce qu'elles subissaient chacune dans son coin ne tenait pas à un problème psychologique personnel mais à ce qu'on appelle aujourd'hui un rapport de domination. Mais il ne suffit pas de le comprendre, il faut le «réaliser», recréer-inventer-régénérer une puissance de pensée et d'agir, et cela dans un milieu hostile, qui reconnaît sans problème qu'il y a domination, mais insiste pour que vous reconnaissiez que cette soi-disant puissance n'est qu'un rêve creux ou un faire-comme-si. Analyser comment la domination nous définit là même où nous pensons être «nous-mêmes», c'est une position critique stable – on ne vous accusera pas d'être dans l'illusion. Mais les féministes activistes ont expérimenté des pratiques qui rendent capable de ce qu'elles appellent *reclaim* – guérir et lutter, indissociablement –, c'est-à-dire capable de se réapproprier de ce dont on a été séparé. Non pas, bien sûr, «régresser», vers un «avant la séparation» – j'entends d'ici les ricanements, mais cela fait partie de l'aventure féministe que de susciter des ricanements.

Dans un entretien, vous affirmiez que les femmes ont «*acquis un art du langage, de la négociation, du pragmatisme, de la déloyauté*» en raison de leur position. Pouvez-vous expliquer, notamment, le terme de «*déloyauté*» ?

De fait, tout ce que j'ai cité a pu servir à disqualifier les femmes: manipulatrices, fourbes, préférant l'influence à la droite raison, incapables d'intégrité, traîtresses. Un «vrai» homme emploie le langage sans détour, sans art, comme une arme de guerre, pour vaincre et non pour entrer en relation, il ne cédera pas sur ses idéaux, quelles que soient les conséquences, etc. Parler d'art, c'est refuser de rêver de

femmes qui «*parlent vrai*», comme les hommes, c'est cultiver la capacité de ne pas séparer ce qu'on appelle vérité de ses conséquences. Quelle est cette civilisation qui honore ceux qui se battent pour la vérité ?

Que vous me demandiez de m'expliquer sur la déloyauté est intéressant, comme si la loyauté était une vertu qui devrait mettre tout le monde d'accord. Mais on oublie souvent que la loyauté, cela se réclame. Respecte tes engagements ! Sacrifie ce que tu sens si celui qui a droit à ta loyauté te le demande ! Il y a «loi» dans loyauté, et la loi insiste lorsque l'on dit : «La loyauté, cela ne se discute pas, cela ne se marchand pas.» En tant que philosophe et femme, je me dois d'être déloyale à la philosophie, même si je lui dois d'être vivante. Je me dois de ne pas respecter les «grandes questions», la prétention à l'universalité qui fait sa grandeur. Je ne les dénonce pas non plus, je ne suis en rien «post-moderne», mais je ne me plie pas à leurs exigences. Je sais que pour beaucoup de mes cher.e.s collègues je suis suspecte, ou pire, mais je sais que Leibniz, que j'aime, a été aussi accusé de déloyauté envers la vérité. «*Herr Leibniz glaubt nichts*» [«*Monsieur Leibniz ne croit en rien*»], susurrerait-on à Hanovre. De même, comme Woolf, je n'ai pas de loyauté envers cette civilisation qui a reconnu mes droits. Le point de départ des *Trois guinées* est son refus de signer un manifeste pour «*la culture et la liberté intellectuelle*».

Pour autant, vous n'êtes pas essentialiste ? Où vous situez-vous parmi les courants du féminisme contemporain ? À vos yeux, le féminisme doit-il être intersectionnel, c'est-à-dire prendre en compte les différentes formes de domination ?

La possibilité que l'on m'accuse d'essentialisme ne m'impressionne pas le moins du monde. Bien sûr, cette accusation a du sens lorsqu'elle est tournée contre tous ceux, et même toutes celles, qui se sont référés.e.s à une soi-disant nature féminine pour justifier la femme soumise, aimante, dévouée, se consacrant à sa famille, etc. Mais la manière dont trop de féministes académiques en ont fait un instrument de disqualification contre d'autres femmes en lutte est une catastrophe. Corrélativement, je n'ai rien contre la catégorie de genre, mais de là à parler de «théorie du genre», cela me semble d'une grande tristesse. La notion de genre m'intéresse lorsqu'elle pose le problème du «genre marqué», celui dont la caractérisation implique un défaut, un écart par rapport à la norme, ce que Deleuze appelait l'étalon, mâle, blanc, rationnel, etc. Mais de ce point de vue, la notion même de théorie est une construction historique genrée, qui définit

comme son autre «marqué», l'empirisme, l'attention aux faits sensibles. La théorie n'est pas soumise aux faits, elle les juge. Par exemple, pour ce qui nous occupe, une théoricienne du genre ne s'arrêtera pas aux témoignages ou récits «empiriques» portant sur ce que les activistes appellent «reclaim». J'aurais aimé que le féminisme sème le trouble partout où la construction définit une asymétrie de pouvoir, un contraste qui est aussi une disqualification. Il ne sert à rien de dire: «Ce n'est qu'une construction.» On peut dire cela de n'importe quoi. Ce qui compte, ce sont les effets de la disqualification, et lutter contre ces effets est une question pratique. Comme l'a écrit Audre Lorde [*écrivaine américaine noire, militante féministe, lesbienne, engagée contre le racisme, 1934-1992*], «jamais les outils du maître ne démantèleront la maison du maître» [*Sister Outsider, 1984; trad. fr: Mamamélis, 2003*]. Lorsque j'entends «ce n'est que», je sais que j'entends un maître, même si c'est une féministe. Car seul un maître peut oublier que lorsqu'il y a asymétrie de pouvoir, ce qui est dominé est aussi un pouvoir. Qui a peur du pouvoir que les femmes pourraient «reclaim»?

Et le problème se pose aussi pour l'intersection qui, ne l'oublions pas, s'est imposée aux États-Unis par la lutte des féministes afro-américaines qui refusaient de trahir leurs hommes, déjà opprimés et humiliés. Aujourd'hui, on disserte sur l'intersection des dominations, mais pour moi ce n'est pas matière à théorie. C'est un problème pratique difficile. Les ouvriers, les femmes, les descendants des colonisés ou

des esclaves ont été très effectivement séparé.e.s, opposé.e.s les un.e.s aux autres. Comment tisse-t-on des alliances? Comment, où, et face à qui peut-on faire de cette fameuse intersection une puissance d'agir? Là encore, la théorie désigne ce qu'il s'agit de combattre, des dominations enchevêtrées, mais elle est plutôt muette sur la manière de le combattre. Et, voyant l'accueil fait aux analyses de Houria Bouteldja [*porte-parole du Parti des Indigènes de la République*], je dirais qu'on est vraiment très loin du compte. Outre d'autres attaques répugnantes, on lui a reproché de ne pas être intersectionnelle! L'intersection devient une catégorie analytique, comme le genre, indifférente à la question de ce que demande le «reclaim» par les dominé.e.s de leur puissance d'agir, de penser, de sentir.

La différence cruciale pour moi passe entre la lutte, la culture d'une insoumission active, et la guerre qui se mène au nom d'une abstraction, que ce soit la vérité, la nation, la religion ou, dans les milieux académiques, au nom d'une théorie. Et la guerre, c'est bien connu, n'est pas l'amie de la pensée. Donc «penser nous devons», quitte à penser à contre-courant. Pour le dire brutalement, je me sens infiniment plus proche de Houria Bouteldja que de celles qui font des droits universels reconnus aux femmes l'étendard d'une nouvelle croisade contre les peuples qui ont été soumis à notre domination.

On vous associe également au mouvement écoféministe. De quoi s'agit-il en quelques mots? Est-ce aussi une manière de raconter l'histoire autrement?

☞ Je suis devenue écoféministe sans le savoir, lorsque, il y a vingt ans, j'ai découvert les écrits de Starhawk [*écrivaine et militante écoféministe, pacifiste et altermondialiste américaine née en 1951*], qui a participé à l'activisme écoféministe des années 1980 et n'a pas cessé de l'être jusqu'à aujourd'hui. J'étais prête à refermer le premier livre que j'ai lu, *Rêver l'obscur* [1982; trad. fr: *Les Empêcheurs de penser en rond; rééd. Cambourakis, 2015*], au moindre signe de spiritualité New Age, mais j'ai découvert tout autre chose, qui m'a intensément nourrie. Oui, Starhawk est sorcière, et elle m'a appris à raconter l'histoire autrement, à ne pas faire de la chasse aux sorcières un épisode malheureux mais à comprendre que l'Europe aussi a connu une colonisation interne, une éradication qui lie violemment la soumission des femmes et la marchandisation de la terre. L'articulation entre femme et nature n'est pas une croyance (à critiquer), elle se rit de l'accusation d'essentialisme, car ce qui compte est ce qui rend capable de sentir, de guérir de l'anesthésie, →

« Le féminisme est appelé à un devenir décolonial. C'est cela ou participer à une nouvelle forme d'impérialisme missionnaire »

→ et de lutter. Lorsque Starhawk écrit que «*la fumée des bûchers est encore dans nos narines*» [Rêver l'obscur], mais aussi que «*la Déesse ne nous sauvera pas, c'est à nous de la sauver*» [cité dans Cynthia Eller; *Living In The Lap of Goddess: The Feminist Spirituality Movement in America*, Beacon Press, 1995], ce sont des paroles construites, des constructions actives, issues du savoir sensible cultivé par le mouvement Reclaiming qu'elle a cofondé. Ce sont des paroles qui participent à ce à quoi œuvre l'écoféminisme activiste : régénérer des zones d'expérience dévastée.

Les féministes décoloniales s'efforcent souvent de valoriser des formes de rapport au monde non occidentales.

Est-ce une ressource pour l'écoféminisme ?

☞ Longtemps Vandana Shiva [écologiste et militante féministe indienne née en 1952] a été la seule écoféministe épargnée par les critiques académiques, peut-être parce qu'elles craignaient que dans ce cas leur impérialisme théorique soit un peu voyant. Mais l'activisme écoféministe pourrait être considéré comme intrinsèquement décolonial car il a raconté l'invention de l'Occident comme inséparable d'une histoire d'expropriation et de destruction de savoirs et de pratiques, et pas seulement, sur le mode marxiste, d'exploitation du travail humain. Et il a osé en appeler à des pratiques impliquant que nous ne sommes pas seuls au monde. Mais j'irai plus loin. Pour moi, le féminisme est appelé à un devenir décolonial. C'est cela ou participer à une nouvelle forme d'impérialisme missionnaire.

Vous avez proposé un ralentissement des sciences il y a plusieurs années avec, en toile de fond, la construction d'un autre monde pour faire face à ce qui survient. Cela résonne-t-il avec l'écoféminisme ?

☞ Ce qui survient a surtout fait résonner une conviction. Nous sommes très fiers de la puissance de nos sciences et de nos techniques, mais nous sommes plus mal équipés que jamais pour répondre à ce qui arrive. Ce que j'appelle ralentissement est une condition pour régénérer des zones d'expérience qui ont été ravagées par la mobilisation pour l'avancée des connaissances, en symbiose avec ce que Marx a appelé le «*développement des forces productives*». L'idée que la connaissance se mesure en termes d'avancées, de conquêtes, c'est une idée genrée, bien sûr. Une armée mobilisée pour avancer ne doit pas faire attention aux terrains qu'elle ravage. Lors de mes études de chimiste, j'ai senti la

pression qui m'enjoignait de ne pas perdre mon temps à me poser de questions qui ne font pas avancer la science. Et ces questions sont bien évidemment considérées comme des voies séductrices qui détournent le scientifique du droit chemin. Après la chimie, j'ai fait des études de philosophie, et je me considérais un peu comme une réfugiée. Mais aujourd'hui, je suis une philosophe «*activiste*» luttant pour des sciences démobilisées, capables de participer au repeuplement de nos imaginations et de nos capacités de sentir et d'agir. Et pour moi le «*éco*» de «*écoféministe*» concerne tous les milieux ravagés par l'exigence de ne pas penser, c'est-à-dire d'abord de ne pas sentir.

Quel est pour vous l'enjeu majeur du féminisme aujourd'hui ?

☞ On a besoin de ce qu'ont accompli les «*folles de Greenham Common*» [en Angleterre]. C'étaient des femmes dites quelconques, souvent des mères de famille, sans passé politique. Elles ont réussi à transformer en puissance d'insoumission l'effroi qui les paralysait face à la possibilité, insistante dans les années 1980, d'une guerre nucléaire. Elles ont insolemment riposté par la joie aux barbelés qui protégeaient la base de la Royal Air Force où étaient disposés des missiles nucléaires prêts à participer à l'anéantissement de la vie sur Terre. Et elles ont organisé une vie ensemble qui a tenu pendant dix-neuf ans. Aujourd'hui, la perspective n'est plus celle du grand éclair aveuglant, mais celle de vies qui se résumeraient à des luttes pour la survie dans un monde de plus en plus chaotique et inhospitalier. Depuis que j'ai rencontré la force transformatrice du féminisme, j'ai toujours considéré que la question de ce que peuvent les femmes était l'inconnue, comme disent les mathématiciens, qui peut donner à ce qu'on appelle progrès une valeur non imaginaire. Pas la «*différence féminine*», mais les modes de penser, d'imaginer, de travailler ensemble, et surtout de rire ensemble, que les femmes peuvent apprendre, et peuvent apprendre à ceux qui sont prisonniers de la construction masculine. Cela ne nous sauvera pas des conséquences du désordre climatique et n'arrêtera pas les processus d'extinction, mais cela peut permettre à notre histoire assez désastreuse de ne pas tourner à l'horreur.